

Les Assises

Du 9 au 11 novembre 2007 se sont déroulées à Arles les XXIV^e Assises de la traduction littéraire sur le thème « Traduction / Histoire ».

Maurice Olender a prononcé la traditionnelle conférence inaugurale qu'il avait intitulée « En quelle langue Dieu a-t-il dit 'Fiat lux' ? », sur les usages chrétiens de l'hébreu. Il y eut ensuite une table ronde, animée par Paul Carmignani, réunissant les traducteurs allemand (Peter Schöttler), tchèque (Helena Beguivinová), espagnol (Alicia Martorell) et anglais (Sian Reynolds) de Fernand Braudel.

En fin d'après-midi, Françoise Cartano et Cécile Deniard ont accueilli dans les murs du Collège les jeunes traducteurs venus des différentes formations universitaires.

*Samedi matin, dès 8 h 30, au Jardin des Arts, on pouvait assister aux « Croissants Littéraires ». On y entendit des extraits de *The Secret Goldfish* de David Means, traduit sous le titre *Le Poisson secret* par Mona de Pracontal ; un extrait de *Achille piè veloce* de Stefano Benni, traduit sous le titre *Achille au pied léger* par Marguerite Pozzoli ; un poème de Halina Poswiatowska, traduit du polonais par Isabelle Macor-Filarska ; Holger Fock lut dans les deux langues *Jettatura* de Théophile Gautier ; enfin, Alicia Martorell Linares et Claude de Frayssinet lurent *Memorias del Mediterraneo*, traduit sous le titre *Les Mémoires de la Méditerranée*.*

Vinrent ensuite les ateliers de langues animés par Françoise Wuilmart (allemand), Mona de Pracontal (anglais), Marguerite

Pozzoli (italien), Frédéric Forte (écriture), Evelyne Châtelain et Jean-Luc Diharce (informatique).

L'après-midi, la table ronde intitulée « Traduire le texte historique » était animée par Antoine Cazé. Elle réunissait Sophie Benech, traductrice de russe, Jacqueline Carnaud, traductrice d'anglais et d'hébreu, Olivier Mannoni, traducteur d'allemand, et Anne-Marie Ozanam, traductrice d'italien et de grec ancien.

Il y eut ensuite une deuxième table ronde animée par Peter France, intitulée « Traduction et histoire culturelle », à laquelle participaient Yves Chevrel et Jean-Yves Masson, initiateurs du projet HTLF, Bernard Banoun et Sylvie Le Moël (du groupe de recherche TraHis) et enfin Miguel Vega, universitaire et traducteur espagnol.

La journée se termina par la proclamation des différents prix de traduction.

Dimanche, les ateliers de langues démarrèrent de bonne heure avec Bernard Banoun pour l'allemand, Michel Laporte pour l'anglais (littérature de jeunesse), Philippe Bataillon pour l'espagnol, Isabelle Macor-Filarska pour le polonais et Jean-Michel Déprats avec Rachod Satrawut pour le thaï.

Dans le grand amphithéâtre, la table ronde ATLF, animée par Olivier Mannoni, accueillait cette année plusieurs représentants du CEATL pour faire un tour d'horizon de la situation des traducteurs et de la traduction à travers l'Europe : Holger Fock (Allemagne), Martin de Haan (Pays-Bas), Alena Lhotova (République tchèque), Ros Schwartz (Grande-Bretagne) et Maria Cassasas (Espagne).

Les Assises se sont achevées sur une conférence passionnante prononcée par Jean-Yves Mollier, « Traduction et mondialisation de la fiction : l'exemple d'Alexandre Dumas père en Amérique du Sud ».

Anne-Marie Tatsis-Botton

Arles, entre Nigeria et Thaïlande

Arles : grand soleil pour la deuxième année consécutive. Un mistral joyeux, tonique, pas assez fort pour être désagréable. Et, veine !, samedi matin, j'ai pu sécher les « croissants littéraires » pour aller au marché boulevard des Lices : l'an passé, j'avais été privée de mon école buissonnière habituelle pour cause de 11 novembre... Épices, olives, saucisson d'Arles, bouquets de lavande, boissellerie, poteries vernissées, il faut prévoir une annexe à la valise, pour le retour.

À part ce manquement, mon assiduité a été exemplaire – sans le moindre mérite puisque tout était passionnant, conférences, ateliers ou tables rondes. Ils seront sûrement amplement racontés et commentés. Au pire, les absents et les oublieux devront attendre un an, et la publication des actes.

Le choix des ateliers relève souvent du hasard. Ira-t-on à ceux dont on connaît, peu ou prou, la langue ? Ira-t-on à la rencontre d'une langue dont on ne sait rien ?

Pour moi, il y eut d'abord l'atelier d'anglais animé par Mona de Pracontal. Elle nous a présenté un extrait du roman qu'elle est en train de traduire : *Half of a yellow sun*, de la Nigériane Chimamonda Ngozi Adichie, et dont l'action se passe pendant la guerre du Biafra.

Comment « personnaliser » le discours de personnages maîtrisant l'anglais à des degrés divers ? Celui de l'employé instruit, au discours précautionneux et terriblement correct, celui du domestique qui se débrouille avec un vocabulaire utilitaire complété avec des mots igbo... Comment faire pour ne pas tomber dans le français « petit nègre » indifférencié que les « indigènes » étaient censés parler, au temps du colonialisme ? La traductrice a

travaillé avec des collègues et des amis originaires de pays proches, comme la Côte d'Ivoire. Mais beaucoup de questions demeurent : le français parlé dans l'Afrique francophone est-il un bon modèle pour rendre l'anglais parlé dans la zone anglophone ? Comment un domestique s'adresse-t-il à son employeur ? En anglais, « sah ». Comment le rendre ? « Patron » ? Ou « monsieur », écrit « missié » ? Quelles sont les fautes de français induites par les structures de la langue igbo ? Doit-on laisser tous les verbes au présent ? Les conjuguer ? Quelle est l'attitude des locuteurs locaux envers le tutoiement ? etc., etc.

Bref, que faire pour qu'un discours qui dévie de la norme dans la langue source, dévie de façon équivalente dans la langue cible ? Nous avons tous été confrontés à cela. Pour moi cela reste un problème non résolu, qui se traite au coup par coup et avec plus ou moins de bonheur. D'ailleurs la discussion, qui a été vive et enrichie par l'intervention de collègues ayant vécu en Afrique francophone, a conduit à quelques trouvailles.

Nous avons débattu d'un autre point : dans quelle mesure doit-on se soucier du « politiquement correct » qui n'était pas en vigueur dans les années soixante... mais qui l'est aujourd'hui, à la date où le roman est écrit ? Plus largement, doit-on donner l'impression que la narration est contemporaine des faits décrits ?

Nous nous sommes aussi accordé le plaisir d'une dispute sur un point pas franchement capital : il s'agissait de savoir si le mot « herb », feuille d'arbre donnée à titre de médicament par le *dibia* (laissé tel quel, c'est le sorcier), devait être traduit par « plante » ou par « herbe », le terme « simple » étant écarté d'office pour cause de niveau de langue. Quelle que soit la solution adoptée (l'herbe ayant pris, semble-t-il, le dessus), la face du roman n'en sera pas radicalement changée ! La lecture que Mona de Pracontal nous a fait de sa traduction, pas encore définitive, donne très envie de se procurer au plus vite *L'Autre moitié du soleil* (à paraître chez Gallimard).

Le lendemain, ce fut le dépaysement total : l'atelier de thaï animé par Jean-Michel Déprats et son professeur Rachod Satrawut, devant un public surtout composé d'ignares comme moi, qui n'avaient que quelques flèches indo-européennes dans leur carquois.

Le polycopié distribué me parut beau et mystérieux comme le disque de Phaistos. Ses signes harmonieux se déroulaient, groupés en petits segments... qui n'étaient, on l'a su après, que le fruit de la mansuétude de nos initiateurs : en réalité l'écriture thaï ne sépare pas plus les mots que la plume des scribes médiévaux. Rachod Satrawut buta plusieurs fois en le lisant à haute voix, dérouté par ces hachures inhabituelles !

Nous parcourûmes les 44 consonnes et les quelque 30 voyelles, les quatre intonations qui donnent quatre sens différents à la syllabe « ma » (et aux autres, les mots thaï étant monosyllabiques, sauf les mots empruntés). Nous sûmes aussi que, les mots étant invariables, seul leur ordre indique leur fonction grammaticale, et que tout déplacement était exclu (Ô Molière ! Que faire de ta belle marquise aux yeux beaux qui d'amour mourir font !). Les plus doués, à la fin de l'atelier, avaient pris quelques points de repère dans la forêt du texte. Nous sommes sortis de là tout heureux : contrairement au disque de Phaistos, le grimoire avait livré un petit coin de son mystère. Nous avons entendu sa musique, et nous savions qu'il parlait de l'éblouissement d'un adolescent assistant pour la première fois à une représentation théâtrale – ce qui a dû arriver au jeune Shakespeare, d'après Jean-Michel Déprats ! En tout cas, il a su nous faire comprendre et partager sa passion pour la langue thaï, le pays, les gens... Nous étions admiratifs et vaguement envieux : serions-nous capables de nous plonger dans l'étude d'une langue nouvelle, de nous engager à ce point ?

Pas de troisième atelier, hélas. Les horaires étant ce qu'ils sont, je n'ai pas pu assister à celui de Françoise Wuilmart sur *Une femme à Berlin*, ni à celui de polonais animé par Isabelle Macor-Filaska, ni à...

Je serais bien restée encore un peu. C'est toujours mélancolique, cette gare à 18 h, ce retour à l'hiver et au quotidien. Mais je ne rapporte pas que des calissons et de la lavande : il y a aussi le goût des textes et les parfums des autres rivages !

Marie-Françoise Cachin

La traduction face à son passé

Écrire une histoire de la traduction dans une aire géographique donnée est une véritable gageure et, sauf erreur de ma part, les premiers à l'avoir tenté sont les Britanniques, ce qui ne manque pas de surprendre quand on sait que la traduction en Grande-Bretagne comme aux États-Unis tourne autour de 2,5 à 3 % de la production éditoriale. À l'origine de cette longue entreprise – 5 volumes au total dont deux, le troisième (1660-1790) et le quatrième (1790-1900), sont déjà parus chez Oxford University Press – Peter France, professeur de littérature française, traducteur de poésie russe et de prose française, un des deux responsables de l'ensemble de cette publication ainsi que du volume IV. Qui mieux que lui pouvait animer la table ronde (pas très ronde, comme il n'a pas manqué de le faire remarquer !) de ce samedi après-midi des Assises 2007 et intitulée « Traduction et histoire culturelle » ? À ses côtés, cinq personnes : les co-responsables d'une « Histoire des traductions en langue française » (HTLF) en cours de réalisation, Yves Chevrel, professeur émérite à l'université Paris IV et Jean-Yves Masson, écrivain et traducteur d'allemand, bien connu des participants aux Assises comme secrétaire du prix Nelly-Sachs, deux enseignants de l'université François Rabelais de Tours, Sylvie Le Moël et Bernard Banoun, dont le groupe de recherche intitulé « TraHis » (prononcez « Trahisse ») travaille sur un projet diachronique et transdisciplinaire consacré à la question des transferts, en particulier entre la France et l'Allemagne, et enfin Miguel Vega, professeur de littérature allemande à l'université d'Alicante et traducteur d'allemand, de danois, de français et d'italien, lui aussi intéressé par l'histoire culturelle de la traduction. La présentation par ces intervenants de leurs divers projets en cours a fait apparaître plusieurs points importants.

Ainsi Yves Chevrel a souligné l'importance de la contextualisation des traductions, à quoi Jean-Yves Masson a ajouté qu'une traduction mérite d'être conservée comme témoignage de la manière dont on lisait à une époque donnée. Les références à Antoine Berman ont été fréquentes et expliquent pourquoi il a été considéré préférable d'éviter l'expression « jugement critique » à l'égard des traductions, au profit de formules plus nuancées : « observation critique » (Yves Chevrel) ou « neutralité bienveillante » (Jean-Yves Masson).

Mais ce sont surtout les questions de méthode qui ont retenu l'attention, concernant par exemple les sources d'information en matière d'histoire de la traduction. À cet égard, les périodiques sont riches de données précieuses grâce aux articles ou aux extraits de traduction qu'ils peuvent fournir, de même que la bibliométrie, naturellement incontournable. Il apparaît par ailleurs indispensable d'étudier une traduction sur son support, remarque qu'il m'a semblé intéressant de compléter en suggérant que tout le paratexte qui, en histoire culturelle, constitue une donnée essentielle soit pris en considération : préfaces, notes, découpage des chapitres, titres, couvertures, etc.

De la même manière, on a pu se demander si une telle histoire de la traduction ne risque pas de se cantonner aux « grandes œuvres », aux ouvrages canoniques, en laissant de côté la littérature « populaire », qui ne devrait pas seulement renvoyer à des genres bien répertoriés (roman policier ou science-fiction) mais prendre aussi en compte romans sentimentaux ou sensationnels comme ceux qui furent les best-sellers du XIX^e siècle, ou encore des documents de tous ordres, y compris ce qui relève de la culture de masse, ou de la « littérature du trottoir ». Comment et que choisir parmi tous les textes traduits, d'ailleurs impossibles à recenser ?

On voit bien pourquoi écrire une histoire de la traduction dans une langue donnée est une gageure, une entreprise titanique nécessairement fragmentaire et incomplète. Car si, comme il a été dit, on peut éventuellement parvenir à décrire ce qui a été traduit durant une année précise, rien ne pourra jamais rendre compte de tous les textes qui, arrivant de l'autre côté des frontières, ont joué un rôle essentiel dans la découverte de l'étranger, de tous ces transferts qui ont contribué à enrichir langue et culture d'un pays donné.

C'est pourquoi la proposition de Manuel Vega d'écrire aussi une histoire de l'interprétation, voire de la communication, n'a pas manqué de faire vivement réagir membres de la table ronde et toute l'assistance...

Le trop bref débat qui a suivi a permis d'apprendre que des histoires de la traduction sont en projet ou en cours de réalisation en Russie et au

Vietnam, et de rappeler que parfois la publication de traductions a eu des objectifs moins avouables : ainsi « The Oriental Translation Fund », mis en place à l'époque victorienne, était destiné à permettre aux « dominateurs » de mieux connaître les « dominés » et du même coup l'appropriation du savoir vietnamien par les orientalistes français. La traduction est parfois le reflet de rapports de pouvoir.

Traduction et histoire culturelle, c'est-à-dire traduction et histoire littéraire, sociale, ou politique, traduction et histoire des idées et des connaissances, traduction et histoire de l'édition, etc. Comment rendre compte de cette complexité, même en cinq volumes denses ? Saluons donc le courage de ceux qui se sont lancés dans une telle aventure à laquelle il faut souhaiter succès et audience. Un défi supplémentaire pour faire sortir de l'ombre la traduction et les traducteurs.

Ann Grieve

Impressions d'Assises

Bonheur tout d'abord de retrouver tant d'amis traducteurs dans le train matinal de Paris où il me semble que commencent déjà les Assises, et puis de quitter la grisaille pour la lumière si belle d'Arles. Pour une fois il n'y aura d'ailleurs ni pluie, ni orage. Seul un mistral vivifiant me permet de montrer la ville sous son meilleur jour à Paul Carmignani que je pilote jusqu'au Collège pour qu'il rencontre les participants de sa table ronde intitulée « Traduire Braudel », avant que nous déjeunerions dans un petit restaurant recommandé par Françoise Cartano. Car les Assises sont aussi l'occasion de manger des tellines et autres spécialités locales, et de prolonger les discussions inspirées par les conférences, tables rondes et ateliers (mention spéciale pour le repas gastronomique du samedi soir : ah, le foie gras au confit de figues, et le carré d'agneau... mais je m'égare !). Il faut noter que l'organisation du Collège est très efficace, allant jusqu'à chercher à Marignane Jean-Yves Mollier, retenu à Paris par un colloque, et qui n'a pu arriver que le samedi soir. Il n'y a eu cette année ni défection, ni grève, ni intempéries qui donnent tant d'angoisse aux organisateurs, et l'ensemble des Assises a été particulièrement réussi, regroupant traducteurs et spécialistes divers dans des rencontres d'un haut niveau mais accessibles à tous. Il me semble assez rare que les universitaires, souvent traducteurs eux aussi, puissent sortir de leur cercle un peu fermé et discuter avec des praticiens, souvent eux-mêmes isolés dans leur travail. Sans parler du mélange des générations, grâce à la présence attentive de jeunes étudiants qui sont de plus en plus nombreux, comme le montre le succès de la rencontre au Collège animée cette année par Françoise Cartano et Cécile Deniard. Autre rencontre qui attire presque trop de monde, celle des

« Croissants littéraires » (merci à Marianne Millon et André Gabastou) dans le magnifique Jardin des Arts, où il y eut une lecture en italien digne d'un film de Fellini (les traducteurs ont des dons que l'on ne soupçonne pas !). Les deux conférences, celle de Maurice Olender et celle de Jean-Yves Mollier, ont magnifiquement ouvert et clôturé les Assises, nous entraînant d'une part vers la langue du Paradis, langue de l'origine, d'avant l'histoire, et de l'autre dans le récit étonnant de l'exportation massive des textes d'Alexandre Dumas vers l'Amérique du Sud, où ils étaient lus à haute voix jusque dans les fabriques de cigares devant les ouvriers occupés à rouler les fameux « Monte Cristo ». Voyages extraordinaires de la traduction aux confins du temps et de l'espace. Les tables rondes évoquaient aussi les problèmes idéologiques de la traduction ou de la retraduction, depuis les textes magiques en latin retrouvés dans des trous, prières ou envoûtements de petites gens dans un passé très lointain, jusqu'aux textes hélas plus proches de nous de la propagande nazie. Comment restituer ces euphémismes atroces (*Jüdenfrei*) sans avoir l'air de les reprendre à son compte ? Les mots évoluent sans cesse, se chargent ou s'affaiblissent au cours des époques. Comprend-on ce que veut vraiment dire « barbare » ou « éphèbe » ou « démagogue » ? Faut-il être historien pour traduire un livre d'histoire ? Faut-il moderniser la langue chaque fois que l'on approche de nouveau un texte ancien ? Les traducteurs de Braudel montraient d'une façon saisissante combien pouvait varier la perception qu'on avait de cet auteur, jugé tantôt trop à gauche, trop « communiste », tantôt trop à droite, mais toujours vrai écrivain, avec ses descriptions magnifiques, ses métaphores filées, son style si personnel. En rentrant, je songeais à ce que Braudel dit de la Méditerranée : « Ce ne sont pas seulement les paysages de vigne et d'olivier et les villages urbanisés, mais aussi, tout proche, collé à elle, ce haut pays épais, ce monde perché, hérissé de remparts, avec ses rares maisons et ses hameaux, ses 'nord à la verticale'. Rien n'y rappelle la Méditerranée où fleurit la fleur d'oranger. » Arles sous le vent semblait faite de ces contrastes paradoxaux, et ces Assises à la fois souriantes et sérieuses correspondaient à l'esprit du lieu. Où d'autre pourrait-on trouver un shakespearien travaillant avec un Thaï pour nous initier à un alphabet et une pensée inconnus ? Merci donc à Jean-Michel Déprats et à Rachod Satrawut pour cet exercice presque funambule, merci à tous, et surtout à Philippe Bataillon pour avoir pensé à « traduire l'histoire », à Hélène Henry pour avoir coordonné nos efforts, et au Collège pour nous avoir facilité ces rencontres.

Et bien sûr, à l'an prochain !

Hélène Tronc

Dans la jungle des mots : exercices oulipiens

Samedi matin 10 novembre, ravitaillement express sur le boulevard des Lices puis direction la jungle. En bon oulipien, Frédéric Forte a imaginé pour l'atelier d'écriture une traduction à la puissance trois : il nous donne des haïkus japonais déjà traduits en français (anthologie Poésie Gallimard) ; nous les traduisons en grand-singe (la langue de Tarzan et de ses amis singes, inventée par Edgar Rice Burroughs) avant de les retraduire en français. Jacques Jouet, auteur du *Chant d'amour grand-singe* (Bibliothèque oulipienne n° 62), a entrepris de soumettre des poèmes célèbres à ce traitement, nous dit Forte. On imagine d'avance « Votre âme est un paysage choisi/ Que vont charmant masques et bergamasques » passé à la moulinette « Moi Tarzan toi Jane ». Par comparaison, la langue de Bashô et d'Issa paraît plus compatible avec cet idiome économe. Munie d'un petit lexique pour tout viatique, la fine équipe se lance. Le vocabulaire limité du grand-singe oblige vite à s'adonner à l'art distrayant de la périphrase. Ça rappelle la gymnastique du Vatican pour faire coller le latin à l'époque : un but de foot à la mode papale est une *retis violatio*, le WWW (*World Wide Web*) la TTT (*Tela Totius Terrae*), la vodka une *valida potio slavica*. En grand-singe, le papillon (bizarrement inconnu) se transforme en « oiseau-fleur » ou en « oiseau-léopard ». Mais lorsqu'il faut traduire « employés de banque », ça se corse. Des collègues inspirés proposent « des hommes blancs qui ne rient pas, ne dansent pas et ne chantent pas » ou « des Blancs avec de la peau de crocodile émoussée sous les coudes ». Taux de foisonnement maximal garanti. D'autant que la syntaxe grand-singe ne s'embarrasse ni de conjonctions ni d'articles, ignore le pluriel, les temps, les modes et les conjugaisons. Un même mot se fait nom, verbe, adjectif ou adverbe. On agglutine donc joyeusement. On bricole à qui mieux mieux. Mauvais se dit

sord, dehors *zut*. Au final, l'épure japonaise s'efface devant la profusion tropicale. Et l'on vérifie à nouveau, comme dans tout atelier mais de manière encore plus flagrante avec une langue de moins de trois cents mots, que vingt-cinq traducteurs produisent vingt-cinq traductions différentes.

On apprenait cet automne que l'Office de l'harmonisation dans le marché intérieur (OHMI) qui siège à Alicante avait refusé à la Edgar Rice Burroughs Inc., sise à Tarzana (*sic*) en Californie, le droit de déposer le cri de Tarzan comme marque sonore. Le traducteur intrépide peut donc sur sa liane volubile pousser le fameux cri sans craindre les poursuites.

Françoise Mancip-Renaudie

La vingt-quatrième robe des Assises

Les amateurs de traduction littéraire auraient tort de penser que la « confrérie » des traducteurs rejoint la cité arlésienne pour débattre seulement de doctes sujets comme celui de cette année, traduire l'histoire et construire l'histoire de la traduction.

À mon humble avis, cette cape n'effaçait pas la robe du cru.

Ne croyez pas pourtant qu'il fut question de traduction / histoire de l'œnologie ou que j'ai suivi ces Assises dans un état d'euphorie particulier ! Simplement, cette édition fut aussi joyeuse, chaleureuse et intéressante que les précédentes.

Pour ces vingt-quatrièmes Assises, la robe de la ville se déclina dans toutes les nuances d'un ciel gris irisé qu'un petit souffle de mistral parvint à dégager. Il fit plutôt sec et frais.

Dans sa conférence inaugurale, Maurice Olender interrogea avec élégance l'usage de la langue mise au service de la spiritualité, tout en donnant le ton de ces rencontres annuelles : « En quelle langue Dieu a-t-il dit 'Fiat Lux' ? ».

La question posée, et élégamment développée, examinait les « Usages chrétiens de l'hébreu ». Mais elle avait un mérite substantiel, extérieur à son objet : elle était révélatrice de l'esprit de ces rendez-vous en Arles, toujours rythmés par des tables rondes et des ateliers.

Déjà quatre années d'assiduité pour devenir familière de ce théâtre emblématique et ne plus courir autour des Arènes pour arriver, essoufflée mais triomphante, à la Chapelle du Méjan ; puis de là, me rendre au CITL... et sans faiblir, le lendemain, me hâter d'aller humer, au Jardin des Arts, le parfum chaud et bilingue des Croissants littéraires.

En confidence, et pour que ce soit répété, je l'avoue : tout, à chaque fois, est soigneusement préparé par l'association des Assises de la Traduction Littéraire en ArleS, au magnifique acronyme antique d'ATLAS.

Je m'adresse au débutant, me sentant désormais assez hardie pour proposer une sorte de *vade me cum*.

Vous avez pris soin, bien sûr, d'arriver un peu à l'avance sur l'heure d'ouverture des Assises. Vous êtes allé retirer votre dossier à la bibliothèque du Centre international de traduction littéraire. Vous voilà déjà dans l'ambiance. Tout traducteur y est accueilli en ami. Vous y rencontrez tout de suite Françoise Cartano, Caroline Roussel et Christine Janssens. Vous avez déjà trouvé ou retrouvé des collègues ou aperçu des stagiaires en résidence

Votre badge sur le cœur, vous prenez connaissance du programme. Vous avez peut-être le temps de découvrir les albums photos des Assises précédentes et feuilleter les *Actes* publiés par Actes Sud, ou les numéros de la revue *TransLittérature*, disposés près de l'entrée de la bibliothèque.

Votre mise en bouche accomplie, et par la lecture du programme alléché, plan de la ville en main, vous descendez vers le Rhône. Cap vers l'horizon de l'histoire de la traduction ou la traduction de l'histoire. Ouf ! Vous êtes arrivé à temps pour ne pas faire grincer la lourde porte de l'entrée de la Chapelle et perturber le discours d'Hervé Schiavetti, le maire d'Arles ou celui d'Hélène Henry, la présidente d'ATLAS.

Cette année, vous saviez qu'après la table ronde animée par Paul Carmignani, « Traduire Braudel », vous reviendriez vers le Collège pour la rencontre avec les jeunes traducteurs, animée par Françoise Cartano, la directrice du Collège, et une représentante de l'ATLF, Cécile Deniard.

Au cours de ce premier après-midi, vous avez déjà noué des contacts. Votre récolte de conseils, d'idées et d'anecdotes drôles ne fait que commencer. Si vous avez accepté l'invitation au dîner organisé par la Mairie d'Arles, vous vous joindrez sans difficulté à un groupe de traducteurs qui saura vous y conduire. Même si ce sont vos premières Assises, vous ne courez aucun risque de vous retrouver esseulé à une table. Ce dîner aux saveurs arlésiennes vous donnera certainement l'occasion de prolonger les thèmes précédemment débattus, et de vous entretenir encore et toujours de votre passion partagée : la traduction.

Vous êtes libre de choisir sur place vos ateliers ! Mais, sachant que certains sont particulièrement courus, vous avez certainement confirmé votre inscription, notamment à l'atelier informatique, animé par Évelyne

Châtelain et Jean-Luc Diharce, où le nombre des postes est compté. Cette année, focus sur Power Point...

Un autre rendez-vous marquant des Assises : le samedi soir, vous pourrez assister à la remise annuelle du prix Amédée-Pichot de la ville d'Arles, du prix Halpérine-Kaminsky doté par la Société des gens de lettres, et des prix du concours ATLAS junior, décernés aux lycéens de la région ; de jeunes traducteurs en herbe, vous direz-vous, ému, en considérant l'énergie qu'ils viennent de déployer pour être distingués.

L'assemblée générale du Conseil européen des associations de traducteurs littéraires (CEATL) suivant immédiatement les Assises, la table ronde de l'ATLF ne pouvait avoir qu'une thématique européenne.

Cette année, le dimanche prit fin sur « L'exemple d'Alexandre Dumas père en Amérique du Sud », étayé par une enquête sur le commerce du livre français traduit au XIX^e. L'exemple de Dumas nous éclaira autant sur le rôle des salons parisiens dans les échanges littéraires que sur celui de la traduction, ainsi que sur l'appétence des sociétés hispanophones et américaines à l'égard de la littérature française de cette période.

Nous nous fîmes une idée de ce que pouvait être la vie d'un traducteur d'Alexandre Dumas et combien la volonté de petites maisons d'édition et de diffusion françaises œuvrèrent au succès de cet écrivain sur le nouveau continent.

Cette ultime conférence nous permit d'embarquer, en ce frais automne 2007, pour un long voyage de dépaysement, bien au-delà des frontières de la traduction et de son histoire en Europe.

Penser la traduction promet encore de beaux débats en Arles ! Il y a quatre ans, à l'issue de ma première visite à Arles, je m'étais dit que le terme « Assises » convenait bien mal à cette assemblée cordiale, animée et mouvante.

À mon retour de ces Assises 2007, je voulus en avoir le cœur net. Le Petit Robert m'apprit qu'il s'agissait d'une « séance tenue par les officiers et juges d'un comté »... au XIII^e siècle. Je rejetai cette étymologie, mais retins l'idée de la robe. Le Littré me contenta tout à fait : le choix du mot Assises pourrait être lié au provençal « *asiza* » ou « *asize* » pour désigner une chose à culture assise ou fixe, comme un verger. Cette réflexion lexicale me mit en joie.

Quel bouquet auront les Assises 2008 de la traduction littéraire en Arles ?